

6. De l'égalité et de l'inséparabilité du Père, du Fils et du Saint Esprit (De Trinitate I, 25- II, 11)

L'égalité et l'inséparabilité du Père, du Fils et du Saint Esprit au sein de la Trinité constituent l'objet des deux premiers livres du traité de saint Augustin que nous sommes en train d'étudier. Son but n'est pas de définir le dogme qui l'a été par l'Église bien avant lui, mais de le comprendre et de tenter de l'expliquer tel qu'il le résume tout au début :

I, 7 [...] *Le Père, le Fils et le Saint Esprit attestent par l'égalité inséparable d'une unique et même substance, l'unité divine, de telle sorte qu'ils ne soient pas trois dieux, mais un seul Dieu (cf. 1Jn 5,7).*

Or, ce mystère n'est pas une invention humaine. Il nous a été révélé par Dieu lui-même, de manière plus ou moins explicite dans les Écritures juives, puis, de la manière la plus explicite possible, par l'incarnation du Fils dont témoignent, pour les siècles qui la suivront, d'autres Écritures qui constituent le fondement même de notre foi chrétienne.

C'est donc à partir de ces Écritures, anciennes ou nouvelles qui, au sujet de notre salut, nous disent « *ce qu'il nous importe de ne pas ignorer mais que nous sommes incapables de connaître par nous-mêmes* » (cf. *Cité de Dieu X,3*) qu'Augustin a décidé de mener son entreprise.

Or, dès les premiers siècles, l'unité divine a été mise à mal par l'arianisme qui refusait l'égalité du Père et du Fils à partir du fait qu'il fut « *un temps où le Fils n'était pas* ». Mais, outre le fait que la génération du Fils est hors temps, c'est oublier que, même chez les hommes, l'enfant est de même nature que ses parents et que, dans son incarnation, tout en devenant vraiment homme, le Fils est resté totalement Dieu, chose que ses disciples ne semblent avoir vraiment réalisé qu'après sa résurrection.

D'où l'importance d'une première règle, que l'on trouve en particulier dans l'hymne de *l'Épître aux Philippiens*, qui consiste à distinguer au sujet de Jésus, *la forme de Dieu*, qu'il n'a jamais cessé d'être et *la forme de serviteur* qu'il a choisi de prendre « pour notre salut ». Cette règle qui résulte de l'union dite hypostatique – entendons : en sa « personne » – en lui des deux natures, permet de lever les contradictions apparentes que l'on peut parfois trouver dans les paroles de Jésus. Quand il parle *humainement* le Père est plus grand que lui et sait ce que lui en tant qu'homme ne sait pas, mais il lui arrive aussi de parler de son Père, et surtout à son Père, d'une manière telle que nous sommes amenés à entendre qu'il est Dieu comme lui, et même qu'ils sont parfaitement un.

Autrement dit, il y a une double filiation pour Jésus. Il est Fils de Dieu de toute éternité, mais dans l'invisible, et Fils de l'homme, par Marie. C'est pourquoi, pour un chrétien, Jésus est infiniment plus qu'un homme, alors qu'il n'est qu'un homme, si extraordinaire soit-il, pour l'historien, ou pour qui n'a pas la foi.

C'est cette dualité que l'on retrouve chaque fois que Jésus a pu dire ne pas savoir quelque chose, comme nous avons commencé à le voir dans notre séance précédente et c'est ce qu'il nous faut maintenant reprendre avant d'aborder le Livre II.

L'action divine est indissociablement celle des trois personnes, même quand elle n'est attribuée qu'à une seule (I, 25)

Ainsi, dans l'Évangile de Jean, cette apparente contradiction au sujet de l'envoi du Saint Esprit : sera-t-il envoyé par le Fils ou par le Père ? Nous retrouvons la même problématique qu'à propos de sa réponse à la question de savoir qui prendra place dans le Royaume de Dieu.

I,25 *Ce qui a été préparé par le Père l'a été aussi par le Fils, parce que lui et le Père sont un (cf. Jn10,30) [...], Ainsi, quand le Seigneur parle du Saint Esprit il déclare que c'est lui-même qui l'enverra (cf. Jn 16,7), mais sans nier que le Père aussi l'enverra, alors qu'il dit ailleurs que c'est le Père qui l'enverra (cf. Jn 14,25-26), mais sans nier que lui aussi l'enverra.*

Et il en va de même en ce qui concerne la glorification des saints :

I, 25 [...] Ici, il déclare ouvertement : *Il ne m'appartient pas de donner ...*, à quoi il ajoute à ceux pour qui ces choses ont été préparées par mon Père. Mais, comme nous l'avons établi, ces paroles relèvent de la forme de serviteur, afin que nous comprenions ces mots : *Il ne m'appartient pas de vous le donner*, comme s'il avait dit : « il n'est pas au pouvoir d'un homme de le donner », si bien qu'il faut comprendre qu'il le donne pourtant en tant que Dieu, égal au Père. [...] Et là, toi, comprends déjà que si « *tout ce qui est au Père est à moi* » (Jn 16,15), cela aussi est à moi, que j'ai préparé avec mon Père.

Comme nous pouvons le voir, Jésus parle à deux niveaux différents : tantôt en tant que Dieu et tantôt en tant qu'homme. Et les choses sont encore plus nettes à propos du jugement :

Qui jugera ?

26. Car je me demande en quel sens a été dit : *Celui qui n'écoute pas mes paroles, ce n'est pas moi qui le jugerai* (Jn12,47). Peut-être que *Ce n'est pas moi qui le jugerai* a le même sens que *Ce n'est pas à moi de le donner*. Mais pourquoi ce qui suit : *Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde* (Jn 12,47) ? Ce à quoi il ajoute : *Celui qui me méprise et ne reçoit pas mes paroles a quelqu'un pour le juger*. Ici, nous pourrions tout de suite comprendre qu'il s'agit du Père s'il n'ajoutait : *C'est la parole que j'ai dite qui le jugera au dernier jour* (Jn12,48). Le Fils ne jugera donc pas, puisqu'il a dit : *Ce n'est pas moi qui le jugerai*, ni le Père, mais la parole dite par le Fils. Soit, mais écoute encore ce qui suit : *Ce n'est pas de moi-même que j'ai parlé, mais c'est le Père qui m'a envoyé qui m'a mandaté pour dire ce que je dis et ce que j'enseigne ; et je sais que son commandement (mandatum) est la vie éternelle. Ce que je dis, je le dis comme le Père me l'a dit* (Jn12,49-50). Donc, si ce n'est pas le Fils qui juge mais la parole dite par le Fils, alors elle ne le fait que parce que ce n'est pas de lui-même qu'a parlé le Fils, mais parce que le Père qui l'a envoyé, lui a donné de le dire et comment le dire. C'est donc le Père, dont la parole a été dite par le Fils, qui juge; et la parole du Père est identique au Fils. L'ordre du Père n'est en effet pas autre que le commandement du Père; car il a aussi appelé cette parole « commandement ».

C'est parce qu'il est né du Père que le Fils parle au nom du Père. Ce que le Père donne au Fils n'est pas *quelque chose* que le Fils n'avait pas, comme c'est le cas pour les créatures : ce que le Père donne au Fils, c'est son être même.

I,26 [...] C'est la même chose de lui donner pour qu'il ait, que de l'engendrer pour qu'il soit. Car, avant son incarnation et avant qu'il ait assumé la créature, il n'y a rien de commun entre la créature et le Fils : pour le Fils unique, par qui tout a été fait, être et avoir ne sont pas deux choses : ce qu'il a, c'est ce qu'il est.

Autrement dit, l'être même du Fils, c'est d'être Parole de Dieu. Ainsi la phrase : « *De même que le Père a la vie en lui, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui-même* » (Jn 5,26). Le Fils ne pouvait être avant de recevoir du Père la vie : il est la vie. En effet, « *le Père a engendré le Fils pour être vie immuable, vie éternelle* » (I, 26). Et Jésus nous transmet cette Parole du Père, qu'il est lui-même et qui est vie éternelle (cf.Jn12,50), Quand on sait que le Fils est Parole du Père, on comprend qu'il ne pouvait pas entendre, ni dire, autre chose que ce qu'il est.

« *Ce n'est pas moi qui jugerai, mais la Parole que j'ai dite qui jugera* » (cf.Jn 12, 47-48), n'a donc rien d'incompréhensible puisque Jésus est la Parole, le Verbe fait chair :

I,27 [...] Comment cela peut-il être vrai sinon ainsi : « *Ce n'est pas moi qui jugerai en vertu de la puissance humaine, parce que je suis Fils de l'homme, mais moi qui*

jugerai en vertu de la puissance de la parole (*ex potestate verbi*) puisque je suis Fils de Dieu.

Et comment comprendre : « *Ma doctrine n'est pas ma doctrine* » (Jn7,16) ? Grâce à la même règle : « *Sous la forme de Dieu elle est sienne ; sous la forme du serviteur, elle n'est pas sienne* ». Autrement dit, « *il nous fait remonter au Verbe lui-même, car la doctrine du Père, c'est le Verbe du Père, le Fils unique* » (I, 27).

Même remarque à propos de « *Celui qui croit en moi ne croit pas en moi* » (Jn 12,44).

I,27 [...] Comment comprendre quelque chose d'aussi paradoxal et d'aussi contradictoire *Celui qui croit en moi*, dit-il, *ne croit pas en moi mais en celui qui m'a envoyé* (Jn 12,44), si ce n'est en le comprenant ainsi : « *Celui qui croit en moi, ne croit pas en ce qu'il voit* », afin que nous ne mettions pas notre espérance dans la créature, mais dans celui qui a pris la forme d'une créature sous laquelle il est apparu aux regards des hommes, et a purifié les cœurs par la foi en vue de le contempler égal au Père? *C'est pourquoi quand il dirige l'attention des croyants vers le Père et dit : Il ne croit pas en moi mais en celui qui m'a envoyé, ce n'est pas qu'il ait voulu se séparer du Père, c'est-à-dire de celui qui l'a envoyé, mais c'est pour que nous croyions en lui comme nous croyons dans le Père dont il est l'égal. Ce qu'ailleurs il dit tout à fait clairement: Croyez en Dieu, croyez aussi en moi* (Jn14,1) [...]

Pareillement encore quand il dit: « *Ce n'est pas moi qui jugerai* », alors que c'est bien lui *qui doit juger les vivants et les morts* (2Tm4,1) ; mais [il le dit] parce que cela ne relèvera pas de sa puissance humaine. C'est pourquoi, rappelant sa déité, il érige vers le haut le cœur des hommes, puisque c'est pour les élever qu'il est descendu.

La difficulté, c'est que les hommes s'arrêtent à l'homme Jésus, à ce qu'ils voient, alors que dans la réponse de Pierre « *À qui irions-nous, tu as les paroles de la vie éternelle ?* », il y a quelque chose qui ressemble à la reconnaissance de la divinité de Jésus.

SGJ « Celui qui a pris la forme de la créature », cela peut faire débat. On peut penser, comme dans le modalisme, à une simple apparence.

GR Est-ce que ça ne veut pas dire que c'est pour se faire connaître de nous qu'il prend une forme humaine pour qu'on puisse le rencontrer...

SGJ Je ne sais pas si je me suis bien expliquée. Dans le paganisme, on parlait de Jupiter se déguisant, en prenant forme humaine pour venir séduire des mortelles...

JM Pour Jésus il s'agit de s'incarner, de la naissance à la mort.

DA Est-ce que cela ne veut pas dire qu'il se met à notre niveau pour que nous comprenions ce que nous sommes capables de comprendre ?

AG Oui, voilà...

JM Il veut que nous comprenions qu'il est autre chose que ce que nous voyons... L'important c'est de remonter à « celui qui a pris la forme de serviteur ».

SGJ Mais Jésus ne prend pas la forme : il « est ». Jésus n'est pas « « déguisé », comme Jupiter. Ce n'est pas seulement une forme.

JM Il faut croire à *celui qui a pris la forme*...

DA C'est « la forme » qui fait problème

GR C'est toujours des problèmes de mots : tous les mots sont piégés...

JM Mais à moins de se taire on est bien obligé de parler avec des mots!

DA Il est toujours Dieu ; il n'est pas devenu créature.

JM Mais il a assumé de vivre comme s'il en était une. Ce n'est pas pour rien que l'incarnation est un mystère !!! On dit qu'il a assumé, qu'il a pris l'état de créature en se faisant homme : en menant son existence humaine de la conception à la mort, comme chacun de nous, sauf que, en même temps, il était aussi Dieu

GR C'est pour nous donner un modèle de comportement vis-à-vis de Dieu...

SGJ Il n'a pas pris qu'une *forme*, il a pris la *nature* humaine – c'est tout différent.

JM Oui, mais cette nature « apparaît ». « Sous la forme de serviteur » et « sous la forme de Dieu » renvoient à deux points de vue sur Jésus : visible (pour quiconque ne se voile pas les yeux) et invisible (puisque reconnaissable seulement pour le croyant).

Les deux figures du Christ lors du Jugement dernier (I,28-31)

28. Cependant, s'il n'était pas lui-même Fils de l'homme, en raison de la forme de serviteur qu'il a prise, et Fils de Dieu, en raison de la forme dans laquelle il est, l'apôtre Paul n'aurait pas dit à propos des puissants de ce monde : « *S'ils avaient su, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de gloire* » (1Co2,8). En effet, c'est dans sa forme de serviteur qu'il a été crucifié, et pourtant c'est le Seigneur de Gloire qui a été crucifié. Car telle a été cette prise (*susceptio*) [de notre nature] qu'elle a fait de Dieu un homme et d'un homme Dieu. [...]

Et voici que nous avons dit : c'est en tant qu'il est Dieu qu'il glorifie les siens, et donc en tant que Seigneur de Gloire ; et, pourtant, le Seigneur de Gloire a été crucifié, car il est juste aussi de parler d'un *Dieu crucifié*, non en raison de la puissance de sa divinité mais à cause de la faiblesse de sa chair. De même nous disons qu'il juge en tant qu'il est Dieu, c'est-à-dire en vertu d'une puissance divine et non humaine, et, cependant, c'est lui-même, homme, qui jugera, de même que c'est le Seigneur de Gloire qui a été crucifié. Il le dit en toute clarté : *Quand le Fils de l'homme sera venu dans sa propre gloire et tous ses anges avec lui, alors toutes les nations seront rassemblées devant lui* (Mt25,31-32), et le reste du jugement futur, jusqu'au verdict final, est annoncé dans ce passage. Quant aux Juifs, du moins ceux qui persévèrent dans leur méchanceté, ils seront punis lors du Jugement, comme il est dit ailleurs : *Ils verront celui qu'ils ont transpercé* (Za 12,10).

Car, quand les bons et les méchants verront le juge des vivants et des morts, sans aucun doute, les méchants ne pourront-ils le voir que sous la forme selon laquelle il est Fils de l'homme, mais dans l'éclat de celui qui jugera et non dans l'humiliation dans laquelle il fut jugé.

En réalité cette forme de Dieu dans laquelle il est l'égal du Père, les impies ne la verront sans doute pas, car ils n'ont pas le cœur pur : « *Heureux ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu* » (Mt 5,8). Cette vision est le « face à face » (cf.1Co13,12), la récompense suprême promise aux justes ; elle se réalisera « *lorsqu'il remettra le règne à Dieu et au Père* » (1Co 15,24), dans lequel il veut que nous comprenions aussi la vision de sa propre forme, une fois toutes les créatures soumises à Dieu — y compris celle en laquelle le Fils de Dieu est devenu Fils de l'homme —, parce que, sous cette forme, *le Fils lui-même sera soumis à celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout dans tous* (cf. 1Co15,28).

Le mot « forme » est emprunté à *l'Épître aux Philippiens* (2,5-11) et désigne la manière dont une chose est vue, son aspect. Or, si tous devaient voir le juge sous sa forme divine, Jésus n'aurait pas dit à propos de celui qui garde ses commandements : « *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai et me manifesterai à lui* » (Jn14,21) ! Cette vision sera la suprême récompense des cœurs purs ou de ceux dont le cœur aura été purifié.

Mais, comme nous le savons, toujours à partir de *l'Épître aux Philippiens* — « *C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom* » (Ph 2,9) —, il y aura un renversement de situation tel qu'on n'en a jamais vu dans le cours de l'Histoire, puisque deviendra juge, celui qui a été injustement jugé. Mais ce jugement, qui selon notre foi, aura vraiment lieu, ne consistera pas à rétablir l'ordre juste dans le monde — l'ancien monde aura disparu (cf. Ap 21,1) — comme certains révolutionnaires n'ont pas manqué de le lire dans le *Magnificat* : « *Il renverse les puissants de leur trône, il élève les humbles* » (Lc 1,52) ! Quand le Fils de l'homme « *sera revenu dans sa gloire accompagné de tous ses anges* », les « *méchants* » — ceux qui seront pour toujours rejetés — ne le verront pas comme les justes. Alors que les justes le verront dans sa divinité et seront dans la plus grande joie, les méchants ne verront, les jugeant, que celui qu'ils ont injustement condamné. Le tableau du

chapitre 25 de l'Évangile selon Matthieu, qui n'est pas ici analysé, nous dit que chacun sera jugé à partir de la manière dont il aura vécu son humanité : les justes auront su reconnaître l'image de Dieu dans les autres et en eux-mêmes, ce qui les aura mis spontanément au service de leurs frères ; les autres, ignorant cette image, ou refusant d'en tenir compte, n'auront vu les autres que comme des moyens à utiliser ou des obstacles à neutraliser¹.

Ce qui peut nous donner à penser que la dualité qui se trouve en Jésus, vrai Dieu et vrai homme, se retrouve en chaque homme, parce que créé « à l'image et à la ressemblance de Dieu », mais avec cette différence essentielle : la partie divine qui est en nous ne l'est qu'à titre de potentialité, comme une « vocation » à laquelle il nous appartient de répondre : positivement, en acceptant de vivre, dès cette vie, une relation « divinisante » avec Dieu – on pourrait dire, littéralement, dans « l'action de grâce » – ; ou négativement, en refusant ce don de Dieu, ne serait-ce qu'en nous comportant « comme des dieux » (cf. Gn3,5), dans le mépris de notre dépendance de créatures par rapport à la source de notre être, et de notre solidarité avec les autres hommes.

DA L'incarnation n'est-elle pas une manière de nous faire comprendre que notre nature humaine est associée à Dieu ?

JM Oui, c'est ce que j'essaie de vous dire. Cela fait partie de « *ce qu'il nous importe de savoir et que nous ne pouvons pas connaître par nous-mêmes* », pour notre salut. La vocation à partager la vie de Dieu fait partie de notre nature humaine, mais nous avons du mal à en être conscients, aussi bien chez les autres qu'en nous-mêmes. En effet, il ne nous est pas du tout naturel de voir les choses « selon Dieu » : nous les voyons bien plutôt selon l'esprit de ce monde, c'est-à-dire selon notre désir centré sur nous-mêmes et, tel que nous l'imaginons, selon notre intérêt du moment.

DA Est-ce que cela ne veut pas dire que les méchants au jour du jugement, comprendront leur faute...

JM Oui, ils verront que celui qu'ils ont condamné injustement est celui qui les juge. Et cela ne concerne pas que les Juifs qui ont demandé sa mort à Pilate!

GR Ce qui est gênant c'est cette dichotomie entre les méchants et les justes. Parce que le jugement n'est pas totalement entre les hommes, mais au sein de chacun.

JM Certes, mais reste à savoir, pour chacun, lequel, du bon ou du mauvais, l'emportera. N'oublions pas que le juste est celui qui rentre dans le plan de Dieu et le méchant celui qui le refuse... Et c'est Dieu qui jugera !

GR Oui, mais le plan de Dieu ne s'inscrit pas tellement en lettres extraordinaires. A tout moment, on a à se poser la question, tout en sachant qu'on peut se tromper...

JM Certes, et d'autant plus que les hommes ne veulent pas entendre le bien et le mal selon Dieu, mais seulement selon l'homme, selon ce qui les arrange.

GR Moi, je ne sais pas. Dieu ne me parle pas comme ça pour me dire ce que je dois faire...

JM Dieu nous parle de l'intérieur, par la voix de notre conscience et sa voix ne se confond pas toujours avec celle du Magistère de l'Église dont la fonction est de nous donner des points de repère.

DA Dieu nous a demandé d'aimer et les épreuves que nous rencontrons nous apprennent si nous allons ou non dans le bon sens...

JM C'est ce que nous avons vu la dernière fois avec l'épreuve d'Abraham : il s'agit de savoir si, après telle épreuve, on reste dans la confiance en Dieu pour dire comme Job : « *Je sais que mon rédempteur est vivant* », ou si l'on passe dans le rejet de Dieu.

GR Je pense qu'on est souvent ni dans l'un, ni dans l'autre, mais dans le doute...

JM Alors, il faut dire, à la manière de Jeanne d'Arc : si je suis dans la volonté de Dieu qu'il m'y garde et si je n'y suis pas qu'il m'y mette. Je crois que c'est la prière du chrétien, car, effectivement, nous sommes souvent dans l'ambiguïté. En effet, être pécheur c'est être dans l'oubli ou le refus de Dieu et il ne faut pas confondre la foi qui est confiance en Dieu, avec la morale qui peut nous amener à ne compter que sur nos propres forces et à nous passer de Dieu. Je ne dis pas que foi et morale sont opposées,

¹ Cela semble clairement dit dans les deux verdicts qui seront rendus par le Fils de l'homme. Aux héritiers du Royaume : « *ce que vous avez fait à l'un d'entre mes frères les plus petits* » (v.40) ; aux réprouvés : « *ce que vous n'avez pas fait à l'un de ces plus petits* » (V.45), sans référence à la « prédestination » divine de ces petits.

mais qu'elles correspondent à deux points de vue différents. Autre chose, la faute morale qui est un manquement à la règle d'or - ne pas faire à autrui ce qu'il ne doit pas me faire -, autre chose le péché qui affecte ma relation à Dieu, lui qui est bien plus grand que moi, sans qui je ne serai pas et qui me sauve de mon péché.

Comment comprendre : « *Le Père ne juge personne, il a donné tout jugement au Fils* » (Jn5,22) ? Le jugement n'est-il pas le privilège de Dieu qui connaît le secret des cœurs ?

I,29 [...] La réponse est suffisamment claire, car s'il voulait dire la même chose que dans : *Il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même*, il n'aurait certainement pas dit : *Le Père ne juge personne*. En effet, en ce sens, pour autant que le Père a engendré le Fils comme son égal, il juge avec lui. C'est donc en ce sens qu'il est dit : *Il apparaîtra dans le Jugement* non « sous la forme de Dieu », mais « sous la forme de Fils de l'homme ». Non pas que celui qui a donné tout jugement au Fils ne jugera pas — comme le dit à ce sujet le Fils : *Il y a quelqu'un pour chercher [ma gloire] et juger* (Jn 8,50), mais il a dit : *Le Père ne juge personne mais a donné tout jugement au Fils*, comme s'il voulait dire : « Personne ne verra le Père dans le jugement des vivants et des morts, mais tous y verront le Fils », parce qu'il est aussi le Fils de l'homme, afin qu'il puisse être vu par les impies quand ils verront eux aussi, *celui qu'ils ont transpercé* (Za12 ,10 ; cité en Jn19,37).

Si Dieu viendra sous la forme du Fils de l'homme, c'est pour que tous les hommes puissent le voir, mais certains ne verront que l'homme, « *celui qu'ils ont transpercé* », et d'autres, ceux qui auront le cœur pur, reconnaîtront et verront le Fils de Dieu. Il faut en effet que le juge soit visible par tous, par les bons comme par les méchants.

30 [...] Qu'est-ce donc que la vie éternelle sinon cette vision qui n'est pas accordée aux impies ? *Qu'ils te connaissent comme un seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ* (Jn17,3) ? Et comment connaître Jésus, sinon comme le seul vrai Dieu qui se montrera lui-même à eux, non sous la forme du Fils de l'homme, comme il se montrera aussi à ceux qui devront être punis ?

31. Selon cette vision dans laquelle il apparaîtra aux cœurs purs, Dieu est bon : *Que le Dieu d'Israël est bon pour les hommes au cœur droit !* (Ps72,1) Mais, lorsque les méchants verront leur juge, il ne leur apparaîtra pas bon parce qu'ils n'auront pas à se réjouir de lui dans leur cœur, mais ils auront à « *gémir sur eux-mêmes tous les peuples de la terre* » (Ap 1,7), c'est-à-dire tous les méchants et les impies (*infideles*).

Les méchants —étymologiquement, le « mal tombant », le malchanceux ou celui qui a un penchant au mal — seront éternellement dans le remords devant « celui qu'ils ont transpercé ». Ils seront contraints de voir ce qu'ils refusaient de voir : que, humainement, ils se sont comportés injustement, qu'ils ne se sont pas vus à la place de leur victime.

AG Mais, pour souffrir, ne faut-il pas faire une comparaison ? Donc ils l'ont vu...

JM Ce qui caractérise le méchant, c'est son refus de voir Dieu et, de ce fait, il ne peut voir qu'un homme dans celui qu'il a traité injustement. D'où la phrase de saint Paul : « *S'ils avaient su, ils n'auraient jamais crucifié le Seigneur de gloire* » (1Co2,8). Les méchants ne seront donc jugés qu'à partir de la morale humaine. Et c'est le Fils de l'homme venu dans sa gloire, qui viendra leur révéler la monstruosité de ce qu'ils lui ont fait et qu'ils ne seront plus alors en état de nier.

AG Mais pour voir l'incohérence, ne faut-il pas voir les deux choses, la bonne et la mauvaise ? Comment peuvent-ils savoir que ce qu'ils ont fait n'est pas bien ?

JM La vision de Dieu étant réservée aux justes qui, durant leur vie terrestre, ne l'ont connu que par la foi, et en particulier dans la foi en sa parole, les méchants ne seront jugés que dans les limites de la forme humaine : ils se retrouveront, sans rien pouvoir changer, à la place de leurs victimes. Nous savons, théologiquement, à partir

de la révélation, que leur méchanceté tient au fait qu'ils ont refusé Dieu, dans leur vie et dans leur manière de voir les autres.

AG Mais c'est nous qui le savons, ce n'est pas eux.

JM Précisément et c'est bien en cela que consiste le péché : un savoir que le pécheur a refusé. Quand des hommes exploitent d'autres hommes, ils négligent complètement l'égalité fondamentale qui devrait être reconnue entre tous les hommes et qui tient à leur commune provenance : ils sont de la même nature, de la même chair. C'est ce que dit encore la belle devise de notre République, qui serait impensable si elle n'était pas d'origine chrétienne : comment des frères peuvent-ils, dans la liberté, se reconnaître égaux, sans respecter le père commun dont ils proviennent ? Sans cette référence au divin, qui se retrouve dans le respect de la personne, les hommes ne sont plus les uns pour les autres, que des choses dont on se sert, des moyens ou des obstacles.

SGJ Les méchants ne peuvent pas se rendre compte de ce qu'ils ont manqué.

AG Voilà ce que je n'arrivais pas à dire.

SGJ La question que vous posez, c'est : comment peuvent-ils réaliser qu'ils ont commis un déicide ? Ils n'ont pas reconnu le Fils de Dieu...

JM Mais ils n'ont pas non plus reconnu leur semblable dans celui qu'ils ont tué injustement. D'où la parole de Jésus : « Père pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ». Et la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare que l'on retrouve après leur mort : le riche en enfer et Lazare dans le sein d'Abraham. À la demande de l'ancien riche que l'on envoie quelqu'un prévenir ses cinq frères, il est répondu : « *ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent* » ! (Lc 16,19-30. [...] Quand on relit la scène du jugement, en Mt 25, ce qui est reproché aux méchants, ce n'est pas le blasphème, ni le déicide, c'est de s'être mal comporté avec un homme. C'est ce qu'ils sont bien obligés d'entendre de ce juge tout fait inattendu : celui qu'ils auraient dû reconnaître dans ces hommes dont le malheur les a laissés indifférents. Ils n'ont pas vu que ces hommes étaient appelés à partager la vie divine, pas plus qu'ils n'ont voulu le savoir pour eux-mêmes. Ils ont agi en faisant abstraction de cette référence. Ils ne les ont vus que comme des choses dont on peut se servir ou qu'il faut neutraliser. Et c'est bien ce qui se passe quand les êtres humains ne sont plus que des numéros...

SGJ Mais il y a des gens qui n'ont jamais entendu parler de Dieu...

JM Et il y a aussi la parole de Jésus : « *Ce ne sont pas ceux qui me disent Seigneur, Seigneur qui entreront dans le Royaume de Dieu, mais ceux qui font la volonté de mon Père qui est au ciel* » (Mt 7,21).

GR Oui, mais l'Esprit était à l'œuvre chez les hommes bien avant que Jésus n'apparaisse sur terre.

JM. Oui, vous avez tout à fait raison et nous allons y venir.

SGJ Si l'Esprit est à l'œuvre, ce n'est pas la peine d'évangéliser ?...

JM Bien sûr que si, car ce n'est pas parce que l'Esprit est partout que les hommes le reconnaissent. Et il nous parle aussi par les autres. L'évangélisation a pour fonction de faire remarquer cette présence agissante de l'Esprit sans laquelle elle ne serait qu'une tentative d'endoctrinement et n'aurait même aucun sens, tout en étant impossible.

DA Les mauvais se sentiront jugés et les justes se sentiront accueillis.

JM Voilà. Vous avez très bien dit les choses. Quant à nous, nous n'avons pas la capacité de juger de l'action de l'Esprit Saint dans un être humain, même si, verbalement, il refuse ou rejette l'Église. La grande leçon de *La Cité de Dieu*, c'est que la frontière du Royaume de Dieu ne coïncide pas toujours avec celle de l'Église telle que nous la connaissons sur terre. Le jugement dernier va faire le tri et c'est alors qu'apparaîtront clairement les deux cités, celle de Dieu et celle du Diable.

Conclusion du Livre I

Avant de conclure le livre I, Augustin s'arrête à la réponse de Jésus à celui qui l'appelait « Bon Maître » : « *Nul n'est bon sinon Dieu seul* » (Mt19,17). Certes, il peut y avoir, grâce à Dieu, des hommes bons, mais le jeune homme visait la vie éternelle, c'est-à-dire la vision de Dieu, alors qu'il ne voyait en Jésus qu'un homme bon. Or aucun homme ne peut conquérir pour lui-même et encore moins donner à un autre la vie éternelle ! Toutefois, dans un tout

autre contexte, au moment du lavement des pieds, juste avant que les Douze ne soient soumis au « crible » de la Passion, il approuvera ses apôtres : « *Vous m'appellez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis* » (Jn13,13). Mais la divinité de Jésus ne peut être reconnue qu'au-delà de la croix, car le message de la Passion, c'est qu'il nous a aimés jusqu' au bout.

I, 31 [...] C'est donc lui le Dieu unique, Père, Fils et Saint Esprit, qui n'apparaîtra que pour cette joie qui ne pourra être enlevée aux justes, cette joie future à laquelle soupirait celui qui dit : *Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, celle que je rechercherai : habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie, pour contempler la douceur (delectationem) du Seigneur (Ps 26,4)*. C'est lui le Dieu unique, qui seul est bon, parce que précisément personne ne le verra pour s'affliger et se lamenter, mais seulement pour son salut et sa vraie joie. [...] Peut-être y a-t-il une autre interprétation possible de ces mots du Seigneur : *Pourquoi me questionnes-tu sur ce qui est bon? Personne n'est bon sinon Dieu seul? À condition de ne pas croire que la substance du Père a une bonté plus grande que celle du Fils, c'est-à-dire que celle du Verbe par qui toutes choses ont été faites (Jn1,3), et à condition de ne s'écarter en rien de ce que la saine doctrine a en horreur, nous l'accepterons en toute sécurité et non seulement celle-là, mais autant qu'on en pourra trouver. En effet, les hérétiques seront d'autant plus convaincus d'erreur que plus nombreuses s'ouvriront de sorties ! Mais pour ce qui est de l'examen de ce qui reste, nous l'attendons déjà d'un nouveau commencement (ab alio jam petamus exordio)*.

L'introduction du Livre II

II, 1. Quand des hommes cherchent Dieu et, à la mesure de leur humaine faiblesse, tendent leur esprit (*animus*) pour comprendre la Trinité, quand ils ont éprouvé de laborieuses difficultés, soit par la pointe même de leur pensée s'efforçant de saisir *la lumière inaccessible* (1Tm 6,16), soit dans le langage même des Écritures sacrées, multiples et multiformes, là où il me semble qu'il n'y a plus qu'à se défaire d'Adam pour laisser resplendir la glorieuse grâce du Christ, quand, toute ambiguïté ayant été écartée, ils sont parvenus à quelque certitude, ils ne doivent pas avoir de difficulté à pardonner à ceux qui s'égarèrent dans la recherche approfondie de ce mystère. Mais il y a deux choses difficiles à supporter dans l'erreur humaine : la présomption avant que la vérité n'apparaisse et, quand elle est apparue, la défense de la présomption fautive. Si, de ces deux vices, tellement ennemis de la recherche de la vérité et de la compréhension des Livres divins et saints, comme je l'en prie et l'espère, Dieu me défend et me protège *par le bouclier de sa bienveillance* (Ps 5,13) et par la grâce de sa miséricorde, je ne serai pas paresseux dans la recherche de ce qu'est Dieu, soit dans son Écriture soit dans sa créature. L'une et l'autre sont proposées à notre attention pour que nous le cherchions, pour que nous l'aimions lui qui a inspiré l'une (2Tm3,16) et créé l'autre. Et je n'hésiterais pas à livrer ma propre pensée à propos de laquelle j'aurais plus de plaisir à être examiné par des esprits droits que de crainte à être mordu par des esprits pervers. En effet, c'est avec joie que la très belle et très modeste charité reçoit le regard de la colombe. Quant à la dent des chiens, ou bien l'humilité très prudente l'évite, ou bien la vérité très solide la réduit au silence. Je préférerais de beaucoup la critique de n'importe qui à la louange venant de l'erreur ou de la flatterie, car aucune critique n'est à craindre de celui qui aime la vérité. En effet, la critique viendra soit d'un ami, soit d'un ennemi. S'il attaque en ennemi, il faut le supporter ; si c'est en ami qu'il se trompe, il faut l'instruire ; s'il enseigne quelque

chose, il faut l'écouter. Par contre, s'il se trompe, le laudateur confirme l'erreur et s'il flatte il y pousse. « *Donc le juste me corrigera et me réfutera avec miséricorde, mais l'huile parfumée du pécheur ne coulera pas sur ma tête* » (Ps 140,5)

Cette courte préface est un rappel de l'introduction générale ajoutée au début du Livre I. Ce traité est une « recherche » portant sur le mystère de Dieu, au sujet duquel il est seul à pouvoir nous éclairer, à condition que l'on « se défasse d'Adam » c'est-à-dire de tous les préjugés que les hommes ont accumulés sur Dieu. Cela passe par une juste interprétation des Écritures « multiples et multiformes » et doit nous porter à l'indulgence envers ceux qui se trompent. Deux obstacles, en effet, dont seule la bienveillance et la miséricorde divine peuvent nous garder, se dressent sur la route de quiconque recherche la vérité : « *la présomption avant qu'elle apparaisse et, quand elle est apparue, la défense de la présomption fausse* ».

Il faut bien voir qu'on ne serait pas dans l'erreur si on ne se croyait pas dans la vérité : on dirait seulement qu'on ne sait pas, ou que ce n'est qu'une hypothèse...

Nous lisons aussi que deux champs d'investigation nous sont donnés par Dieu : l'Écriture et la créature pour que nous y recherchions sa trace, ce qui laisse une place au salut des païens qui n'entreraient pas dans notre discours sur Dieu, ou ne s'y reconnaîtraient pas. Voilà qui doit nous donner de l'assurance face aux critiques, qu'elles viennent d'un ami ou d'un ennemi. Mais du comportement qu'il convient d'avoir dans l'un et l'autre cas, l'Écriture nous a déjà instruits : « *Le juste me corrigera et me réfutera avec miséricorde, mais l'huile parfumée du pécheur ne coulera pas sur ma tête* » (Ps 140,5). Il vaut donc mieux être critiqué qu'injustement loué.

Après ces remarques, nous revenons à notre recherche et au nouveau départ annoncé.

Les deux règles d'interprétation des Écritures à propos de la Trinité (II, 2-5).

II, 2. C'est pourquoi nous tenons très fermement au sujet de notre Seigneur Jésus-Christ à cette règle disséminée dans les Écritures - et mise en évidence par les savants catholiques traitant de ces mêmes Écritures au point de devenir pour ainsi dire canonique - qui permet de comprendre comment le Fils de Dieu est égal au Père selon la forme de Dieu, dans laquelle il est, et plus petit que le Père selon la forme de serviteur qu'il a prise et dans laquelle il est devenu plus petit non seulement que le Père et même le Saint Esprit, mais que lui-même, non en tant qu'il fut, mais en tant qu'il est, parce que, tout en ayant pris la forme de serviteur, il n'a pas perdu la forme de Dieu.

Distinguer dans le Christ Jésus la forme de Dieu et la forme de serviteur, telle est la règle que nous avons examinée dans le Livre I, et qui permet de répondre aux ariens pour qui l'Engendré et l'Inengendré ne peuvent pas être de même nature, puisqu' « *il fut un temps où le Fils n'était pas* ». Or la lecture chrétienne des Écritures nous dit que, Dieu ne vivant pas dans le temps, mais y étant cependant entré en s'incarnant, il nous faut distinguer ces deux formes, sans toutefois les séparer puisqu'elles sont précisément unies dans la personne du Christ.

Toutefois il se trouve dans ces mêmes Écritures divines, quelques paroles dont cette règle des deux formes ne peut rendre raison. Ces paroles ne disent pas la différence qui sépare le Créateur de sa créature, mais laissent entendre des différences à l'intérieur même de la Trinité :

II,2 [...] De fait, nous disons le Fils « Dieu de Dieu », mais le Père seulement : « Dieu » sans ajouter « de Dieu ». D'où il est manifeste que le Fils a quelqu'un d'autre duquel il tient d'être et pour lequel il est Fils ; par contre le Père n'a pas un Fils duquel il tiendrait son être, mais seulement un Fils dont il est le Père. Tout fils en effet tient d'un père d'être ce qu'il est et dont il est le fils, alors qu'aucun père ne tient d'un fils d'être ce qu'il est, mais il est père pour ce fils.

DA C'est quand même le Fils qui fait le Père.

JM Oui, vous avez lu *Le Prophète* de Gilbran. Mais cet auteur ne parle que d'un aspect des choses...

Augustin se sert ici des *Catégories* d'Aristote, un traité que, dans sa vingtième année, il se flattait d'avoir lu et compris tout seul, mais sans pouvoir alors en tirer profit (cf. *Confessions*, IV,28). Aristote distingue entre la substance – dans l'ordre du langage, le sujet grammatical – et les accidents – ce que l'on peut attribuer à une substance – avec, parmi ces accidents, la relation. Ce qui veut dire que la relation est d'un autre ordre que la substance : autre chose l'être de Jésus, Dieu et homme, et le fait qu'il soit le fils de Joseph, même si Joseph n'est que son père putatif... Que ce soit logiquement – « dans le principe », hors du temps – ou dans le temps, un père, par l'engendrement, donne d'être à son fils, alors que la relation, désignée par les mots père et fils, ne crée pas l'être, mais le suppose. Mais continuons :

II, 3 [...] Dans d'autres passages les choses sont dites pour le présenter non point comme inférieur ou égal au Père, mais seulement comme venant du Père. Par exemple : *Comme le Père a la vie en lui, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui* (Jn 5, 26). *Le Fils ne peut rien faire de lui-même, s'il ne voit le Père le faire* (Jn5,19). Si nous recevons cette phrase à partir du fait que dans la forme reçue de la créature, le Fils est plus petit, il s'en suivra que le Père est le premier à avoir marché sur les eaux (cf. Mt 14, 26), ouvert les yeux d'un autre aveugle-né avec de la salive et de la boue (cf. Jn,9, 6-7), et tout ce que le Fils incarné a fait parmi les hommes, pour que le Fils puisse le faire, lui qui a dit que « *le Fils ne peut rien faire de lui-même sans avoir vu son Père le faire* » (Jn 5,19). Mais quelqu'un délire-t-il au point de le penser ?

Si Jésus parlait en tant qu'homme, cela voudrait dire que le Père se serait incarné avant lui pour que lui puisse faire tout ce qu'il a fait et en particulier ses miracles ! On est là dans une tout autre perspective que celle qui résulte de l'incarnation : il s'agit de la relation du Fils à son Père, comme si on levait le voile sur ce qui se passe au sein de la Trinité...

DA On a l'impression que ça enlève au Fils une certaine liberté créatrice.

JM Non, car il crée avec le Père : Il est sa Parole créatrice. Il n'y a pas de rivalité...

II,3 [...] Il reste donc que ces paroles signifient que la vie du Fils est immuable comme celle du Père, mais qu'elle lui vient du Père ; que l'action du Père et du Fils est indivisible, mais que le Fils tient son action de celui dont il tient l'être, c'est-à-dire du Père; et que le Fils voit le Père de telle manière que, pour lui, voir le Père c'est en être le Fils (cf. Jn6,46). Pour lui, être du Père, ou naître du Père, n'est pas autre chose que voir le Père ; ni le voir en train d'agir, autre chose qu'agir pareillement ; mais s'il n'agit pas de lui-même, c'est qu'il ne tient pas son être de lui-même. Et si *ce qu'il voit le Père faire, le Fils le fait semblablement*, c'est qu'il est du Père. Et en effet, il ne fait pas d'autres choses mais de la même manière, comme un peintre ne peindrait qu'à la manière d'autres peintures qu'il aurait vues, faites par un autre peintre. Et il ne fait pas non plus les mêmes choses, mais de manière différente, comme le corps exprime par des lettres ce que l'esprit a pensé. Mais, dit-il, *Tout ce que le Père fait, le Fils le fait semblablement* (Jn 5, 19). Il a dit : « les mêmes choses » et « semblablement »: et c'est pourquoi les opérations du Père et du Fils sont inséparables et égales, mais, pour le Fils, cela vient du Père. Voilà pourquoi *le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins de le voir faire par le Père*. À partir de cette règle, les Écritures n'ont pas voulu montrer que l'un est plus petit que l'autre, mais seulement lequel vient duquel, même si certains en ont conclu que c'était une manière de dire que le Fils était plus petit. Or, certains des nôtres, trop ignorants ou trop peu instruits de ces choses, quand ils cherchent à comprendre ces paroles selon la forme du serviteur, en l'absence d'une intelligence droite, en sont perturbés. Pour l'éviter, il nous faut

donc tenir cette [autre] règle selon laquelle le Fils n'est pas plus petit que le Père, mais vient du Père, expression par laquelle nous est montrée non pas son inégalité, mais sa naissance.

Hilaire de Poitiers avait précisé que « le Père est plus grand que le Fils, mais comme Père pour le Fils par génération et non par genre » (*ut Pater Filio, generatione, non genere*), ce qui est une manière de dire que le Fils est de même nature que le Père, parce qu'engendré² et non pas créé à partir de rien, comme l'est tout le créé ! Cela, c'est au niveau de la substance, mais les noms de Père et de Fils relèvent de la catégorie de la relation : ils indiquent que le Fils tient son être du Père, il est Dieu de Dieu, mais non d'une autre nature que lui.

Donc, à côté de la règle tirée de l'hymne de la *Lettre aux Philippiens*, qui distingue la forme divine et la forme de serviteur, une seconde règle s'impose à une lecture chrétienne des Écritures: celle qui différencie le Père et le Fils au sein de la Trinité, le Fils *provenant* du Père et non l'inverse bien que, par nature, ils soient égaux et inséparables.

Et il en va de même du Saint Esprit, leur égal et leur inséparable

SGJ Ils sont identiques par la substance et différents par la relation.

JM Ils sont de la même substance. D'ailleurs le mot substance ne convient pas très bien pour traduire le grec *ousia*, participe présent féminin du verbe *einai*, « être », qui serait mieux rendu par « essence », car *substance* est la transcription latine d'*hypostase* - ce qui se tient en dessous - mot utilisé par les Pères Grecs³ pour dire la *réalité* de chacun des trois, ce que les latins traduiront par *Persona*. Mais cette question du vocabulaire sera reprise plus loin, dans les livres VI et VII.

Applications de la seconde règle d'interprétation (II, 4-6)

À propos du Fils

II,4 [...] Soit cette parole : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de Celui qui m'a envoyé* (Jn 7,16). On peut l'entendre à partir de la forme de serviteur comme nous l'avons montré dans le livre précédent (I, 12), mais aussi à partir de la forme de Dieu, dans laquelle le Fils est égal du Père bien que tenant son être du Père. Dans la forme de Dieu, de même que le Fils n'est pas une chose et sa vie une autre chose, mais que le Fils est la vie elle-même, ainsi le Fils n'est pas une chose et sa doctrine une autre chose, mais le Fils est cette doctrine-même. Et de même que, dans ces mots: *Il a donné la vie au Fils* (Jn5,26), il ne faut rien entendre d'autre que : « il a engendré le Fils qui est la vie » ; de même encore quand il est dit : *Il a donné la doctrine au Fils*, la juste compréhension est : « il a engendré le Fils qui est la doctrine ». Par conséquent cette parole : *Ma doctrine n'est pas mienne, mais celle de celui qui m'a envoyé*, est à comprendre comme s'il avait été dit : « Je ne suis pas par moi, mais par celui qui m'a envoyé »

Étant de toute éternité *Logos – Verbum*, Parole –, le Fils, une fois incarné, ne peut être lui-même, dans ses paroles et ses actes d'homme, rien d'autre que l'enseignement qui nous vient du Père pour nous dire la vérité sur nous-mêmes et sur Dieu : la prophétie la plus parfaite.

SGJ Augustin fait ce que Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze ont fait en grec.

JM Oui, avant lui, en langue latine, il y avait eu Tertullien (160-220) à qui l'on doit le mot *Trinitas*, Hilaire de Poitiers (315-367) qui fut exilé en Phrygie par les ariens, où il rencontra la pensée des Grecs nicéens. Augustin part de la formule grecque : « une *ousia*, trois hypostases », et cherche dans les Écritures, et non pas exclusivement dans la philosophie, comment la comprendre. Mais, pour lui, on ne peut lire correctement

² Et de fait, dans le genre humain, un enfant ne naît pas de rien, mais de la chair de ses parents !

³ Comme chez Plotin dans son Traité 10, *Des trois hypostases qui tiennent lieu de principe*, sans qu'il soit facile de trancher lequel de Plotin ou du christianisme a inspiré l'autre ou influé sur lui, car le christianisme n'était pas inconnu du maître de Plotin, Ammonios Saccas (175-242) Cf. notre premier cours de cette année, 1. *Le De trinitate dans la vie de saint Augustin*, p. 9.

les Écritures sans leur appliquer, au sujet de Christ et de la Trinité, les deux règles qu'il en a tirées et dont nous sommes en train d'examiner la seconde.

À propos du Saint Esprit

II. 5. Car au sujet du Saint-Esprit dont il n'est pas dit : *Il s'est anéanti lui-même prenant la condition de serviteur*, le Seigneur lui-même a pourtant déclaré : *Quand cet Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute la vérité. En effet, il ne parlera pas de lui-même, mais tout ce qu'il entendra, il le dira, et ce qui doit arriver, il vous l'annoncera. C'est lui qui me glorifiera⁴, car il prendra du mien et vous l'annoncera* (Jn 16, 13-14).

Si le Christ n'avait pas ajouté immédiatement : *Tout ce qu'a mon Père est à moi, voilà pourquoi j'ai dit : l'Esprit recevra du mien et vous l'annoncera* (Jn16, 15), on aurait peut-être pu croire que le Saint Esprit est né du Christ comme le Christ est né du Père. Au sujet de lui-même, le Christ avait dit : *Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais la doctrine de celui qui m'a envoyé* (Jn 7, 16) ; du Saint-Esprit il dit : *Il ne parlera point de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, car il prendra du mien et vous l'annoncera* (Jn 16,13). Mais parce qu'il s'est expliqué sur cette parole : *il prendra du mien* - il a dit en effet : *Tout ce qu'a le Père est à moi, c'est pourquoi j'ai dit : il recevra du mien* -, il reste à comprendre que, comme le Fils, le Saint-Esprit tient lui aussi [son être] du Père. Comment, si ce n'est selon ce que nous avons dit plus haut : *Quand sera venu le Paraclet que je vous enverrai du Père (a Patre), l'Esprit de vérité qui procède du Père, il témoignera à mon sujet* (Jn15,26) ? C'est en tant qu'il est dit procéder du Père qu'il ne parle pas de lui-même. Et de même qu'il ne s'ensuit pas que le Fils soit plus petit que le Père du fait qu'il ait dit : *Le Fils ne peut rien faire de lui-même sinon ce qu'il a vu le Père faire* - en effet, il ne dit pas cela à partir de la *forme de serviteur*, mais à partir de sa *forme de Dieu*, comme nous l'avons déjà montré ; et ces paroles ne disent pas qu'il est plus petit que le Père, mais qu'il tient son être de lui -, de même il ne s'ensuit pas que le Saint Esprit soit plus petit parce qu'il est dit de lui : *Il ne parlera pas de lui-même, mais tout ce qu'il entendra il le dira* (Jn 16,13) et c'est en ce sens qu'il est dit qu'il procède du Père. Mais puisque le Fils tient son être du Père et que le Saint Esprit procède du Père, pourquoi ne sont-ils pas tous deux appelés fils, ni tous deux engendrés, mais seulement l'un, « l'unique engendré » (*Unigenitus*) et l'autre le Saint Esprit, ni Fils, ni engendré (car, s'il était engendré, il serait fils) ? C'est ce que, si Dieu nous donne de le faire et pour autant qu'il nous le donnera, nous examinerons dans un autre lieu⁵.

Comment comprendre « Père glorifie-moi » (Jn 17,1)

Cela signifie-t-il que le Père soit plus grand que le Fils ? Que faire alors de la glorification du Fils par le Saint Esprit ? Le Saint Esprit serait-il, de ce fait, plus grand que le Fils ? Mais si le Saint Esprit glorifie le Fils en raison de ce qu'il reçoit du Fils et que tout ce qui est au Fils est aussi au Père et réciproquement, lorsque le Saint Esprit glorifie le Fils, c'est aussi le Père qui glorifie le Fils. D'où cette conséquence :

II,6 [...] Si celui qui glorifie est plus grand que celui qu'il glorifie, que l'on admette donc l'égalité de ceux qui se glorifient mutuellement (*qui se invicem glorificant*).

⁴ Rappelons que « glorifiera » traduit le latin *clarificabit*, « rendra clair, brillant, intelligible », qui traduit lui-même le grec *δοξάσει*, *doxa*, étant l'apparence, la réputation. Autrement dit, « l'Esprit me fera connaître et vous fera parler de moi de manière compréhensible ». Mais le mot *doxa* désigne aussi l'opinion ou « ce que l'on croit », d'où le mot *orthodoxie*, la « foi droite ».

⁵ La question du Saint-Esprit sera posée en IV,29 ; V,12-17 ; VII,6, mais surtout à la fin du Livre XV.

Or, l'Écriture dit aussi que le Fils glorifie le Père : *Père, je t'ai glorifié sur la terre* (Jn 17, 4). Qu'on se garde donc de prendre le Saint-Esprit pour supérieur aux deux, sous prétexte qu'il glorifie le Fils que glorifie aussi le Père, alors que, selon l'Écriture, lui-même n'est glorifié ni par le Père ni par le Fils.

C'est une manière de dire l'égalité et l'inséparabilité de ces Trois qui se glorifient mutuellement, échange que les Grecs nomment *périchorèse*, mot que les latins rendront par *circumincession*. Augustin ne semble pas éprouver le besoin d'utiliser ces nouveaux mots.

SGJ C'est une relation qui tourne...

JM Il est vrai qu'humainement un fils peut être plus grand que son père...

SGJ C'est ce que disait Augustin de son fils !

JM Oui, chez les hommes, le fils se construit en voulant dépasser le père, et l'on dit, d'autre part, que le père « élève » son fils. Mais en Dieu, Père et Fils sont égaux parce que de même nature. Comme un père et son fils au regard de la loi.

Comment les missions du Fils et de l'Esprit ne contredisent pas leur égalité entre eux et avec le Père (II, 7-12).

La première règle ayant suffi à réfuter la position des ariens, il nous faut maintenant prendre en compte ce à quoi répond la seconde règle – « *lequel vient duquel* » – dont la finalité n'est pas de montrer que l'un est plus petit que l'autre, même si certains en ont conclu que c'était une manière de dire que le Fils était plus petit » (*Subordinationisme*), comme quoi l'Église doit aux hérétiques l'approfondissement de son dogme.

II,7. Convaincus sur ces points, ils se retournent d'un autre côté et tiennent le raisonnement suivant : Celui qui envoie quelqu'un est supérieur à celui qu'il envoie ; le Père est donc supérieur au Fils, car le Fils rappelle constamment qu'il est l'envoyé du Père. Le Père est supérieur aussi au Saint-Esprit. Jésus a dit à son propos: *Mon Père l'enverra en mon nom* (Jn 14, 26).

De son côté, le Saint-Esprit est inférieur au Père et au Fils, puisque le Père l'envoie, comme nous l'avons dit, et pareillement le Fils, témoin cette parole : *Si je m'en vais, je vous l'enverrai* (Jn 16).

Mais voici la réponse :

II,7 [...] Sur ce point, voici ma première question : d'où et où le Fils est-il envoyé ? *Moi, dit-il, je suis sorti du Père et je suis venu dans le monde* (Jn 16, 28). « Sortir du Père » et « venir dans le monde », voilà donc ce que signifie être envoyé. Mais alors, pourquoi le même Évangéliste dit-il: *Il était en ce monde, ce monde a été fait par Lui et le monde ne l'a pas connu, pour ajouter: Il est venu chez lui* (Jn 1, 10-11) ? Bien entendu, il a été envoyé là où il est venu, mais s'il a été envoyé en ce monde, puisqu'il vient du Père, s'il vient dans ce monde et s'il était déjà dans le monde, il a été envoyé là où il était. D'ailleurs, quand le prophète fait dire à Dieu: *Je remplis le ciel et la terre* (Jr 23, 24:) à supposer qu'il s'agisse du Fils - quelques-uns veulent que ce soit lui qui ait parlé aux Prophètes ou par les Prophètes - où donc a-t-il été envoyé sinon là où il était, puisqu'il était partout celui qui a dit : *Je remplis les cieux et la terre*. Si au contraire, il s'agit ici du Père, où donc le Père a-t-il jamais pu être sans son Verbe et sans sa Sagesse, cette Sagesse qui atteint d'un bout du monde à l'autre avec vigueur, et dispose tout avec douceur (Sg 8, 1) ? Mais le Père ne peut davantage être quelque part sans son Esprit : Si Dieu est partout, partout aussi est son Esprit. Et donc le Saint-Esprit aussi a été envoyé là où il était. C'est pourquoi, celui qui, ne sachant où fuir la face de Dieu, s'écriait: *Si je monte au ciel, tu y es, si je descends aux enfers, je t'y trouve* (Ps 138, 8), pour

nous donner l'idée de l'universelle présence de Dieu, a commencé par nommer son Esprit : « *Où me dérober à ton Esprit? Où fuir loin de ta face* » (Ps 7) ?

Ce paradoxe d'être envoyé là où l'on est déjà n'est pas sans trouver un certain écho dans notre expérience, car autre chose est d'être physiquement là, autre chose d'y avoir été envoyé par quelqu'un, d'être « mandaté » ! Et donc autre chose ce que nous vivons, et le sens que nous pouvons lui donner en vérité devant Dieu, mais qui n'est pas forcément conforme à la volonté de Dieu, ce qui suppose de notre côté une ouverture de cœur en complète rupture avec l'esprit du monde. Quant au sens que nous donnons pour nous-mêmes à ce que nous vivons, il est implicitement signifié au dehors par nos actes à travers lesquels se réalise, que nous en soyons ou non conscients, notre désir d'être.

SGJ Pas facile de savoir quelle est la volonté de Dieu, de savoir que faire de sa vie...

JM Oui, c'est le cas pour quelqu'un dans le choix de sa vocation, pour savoir à quoi, en vérité, Dieu l'appelle. Mais j'ai aussi pensé à cette fameuse formule d'un homme politique : « je suis responsable, je n'ai de comptes à rendre à personne ! ». Tel est le langage du pouvoir, et le pouvoir n'est pas seulement politique !

Donc, là où ils ont été envoyés, le Fils et l'Esprit y étaient déjà de manière invisible et leurs « missions » respectives ont précisément consisté à se rendre visibles. Mais, note Augustin, « *nulle part dans l'Écriture, il n'est question de la mission du Père* » (II,8)

À propos de la mission du Fils (II,9)

Cette mission est résumée par saint Paul : « *Quand vint la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils fait d'une femme, fait sous la Loi, pour racheter ceux qui étaient sous la Loi* » (Ga 4,4-5). Et nous savons aussi bien par Matthieu (Mt 1,18) que par Luc (Lc 1,35), que cela ne s'est pas fait sans le Saint-Esprit. Par ailleurs, n'est-ce pas « *le Christ lui-même qui doit être compris au sujet de sa venue future* » dans ces mots du prophète : « *Et maintenant le Seigneur m'a envoyé, lui et son esprit* » (Is 48,16, *Et nunc Dominus misit me, et spiritus eius*) ?

II,9 Peut-être quelqu'un me forcera-t-il à dire que le Fils a été envoyé par lui-même, puisque sa conception et son enfantement par Marie furent l'œuvre de la Trinité, par laquelle est créé tout ce qui est créé. Et comment alors, me dira-t-on, le Père a-t-il envoyé le Fils si le Fils s'est envoyé lui-même ? Ce à quoi je réponds en demandant qu'on me dise, si c'est possible, comment le Père a-t-il pu le sanctifier, s'il s'est sanctifié lui-même ?

Et en effet, il s'agit de faire concorder ces deux paroles du Seigneur lui-même : aux Juifs qui l'accusaient de blasphème : « *Celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, vous lui dites qu'il blasphème, parce que j'ai dit 'Je suis le Fils de Dieu'* » (Jn 10,36) et, devant ses disciples à la fin du discours après la Cène : « *Pour eux je me sanctifie moi-même* » (Jn17,19).

Ou encore, comment dire que « *le Père n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous* » (Rm 8,32) et « *il s'est livré lui-même pour moi* » (Ga 2,20) ?

La réponse est que la volonté du Père et celle du Fils sont inséparables. Il faut donc comprendre que « *l'incarnation – laquelle signifie que le Fils a été envoyé – et sa naissance de la Vierge Marie fut le fait d'une unique et même opération du Père et du Fils, sans que le Saint Esprit en soit évidemment exclu, duquel il est dit explicitement [en Mt 1,18] : il se trouva qu'elle fut enceinte du Saint Esprit* » (II,9). En effet, ou l'on croit à la double nature du Christ, ou l'on y croit pas, mais si l'on y croit, on croit que le Fils n'a jamais cessé d'être auprès du Père, tout au long de sa vie terrestre : il a parlé en homme sans cesser d'être Dieu. C'est vertigineux !

II,9 [...] C'est par le Père et le Fils que ce même Fils a été envoyé, parce que la Parole du Père c'est le Fils lui-même. Qui, en effet, irait adopter une opinion aussi sacrilège que celle de penser qu'une parole temporelle venant du Père a fait que le Fils éternel soit envoyé pour apparaître dans la chair dans le temps ! Mais non, c'est dans le Verbe même de Dieu qui *était depuis le commencement auprès de*

Dieu et qui était Dieu - c'est-à-dire dans la Sagesse même de Dieu - que le Fils était sans temps, alors que c'est dans ce temps qu'il importait que cette sagesse apparaisse dans la chair. Ainsi, sans aucun commencement temporel, Le Verbe était au commencement, et le Verbe était auprès de Dieu et le Verbe était Dieu. Sans aucun temps était donc dans le Verbe lui-même ce par quoi le Verbe se ferait chair dans le temps et habiterait parmi nous. (Jn1,1-14) [...] Ce qui était en dehors du temps dans le Verbe lui-même adviendrait dans le temps. Oui, l'ordre des temps est dans la sagesse éternelle de Dieu sans temps. C'est pourquoi, comme c'est par le Père et le Fils qu'a eu lieu le fait que le Fils apparaisse dans la chair, il convient de dire que celui qui est apparu dans la chair a été envoyé ; mais que celui qui n'est pas apparu en elle l'a envoyé.

Autrement dit, seul peut être dit « envoyé » ce qui, de la Trinité, s'est rendu visible. C'est ainsi que le Père invisible et le Fils invisible ont envoyé le Fils en le rendant visible, mais sans qu'il cessât d'être invisible. Ce qui revient à dire que tout n'est pas visible dans le Christ, puisque seule la foi, don de Dieu, le fait reconnaître comme Fils de Dieu. C'est en ce sens que nous sommes privilégiés par rapport à ceux qui ont connu Jésus en Palestine et qui pouvaient s'arrêter à son humanité : notre attachement à Jésus repose sur notre foi et sur les témoignages qui la nourrissent, mais qui reposent, comme la foi, sur la confiance que nous leur accordons.

II,9 [...] Mais comme la forme du serviteur a été assumée de sorte que demeure inchangée la forme de Dieu, il est évident que c'est du fait du Père et du Fils invisibles qu'a eu lieu, sans qu'ils ne se manifestent, ceci qui est apparu dans le Fils ; le Père invisible avec le Fils invisible, ont envoyé ce même Fils en le rendant visible. Alors pourquoi a-t-il dit : *Et je ne suis pas venu de moi-même (Jn 8,42) ?* Il l'a dit après avoir revêtu la forme de serviteur, sous laquelle il a dit également : *Je ne juge personne (Jn 8,15).*

À propos de la mission du Saint Esprit (II, 10)

II,10 [...] On comprend tout de suite pourquoi on dit aussi du Saint Esprit qu'il a été envoyé. En effet, une forme de créature a été tirée du temps à travers laquelle le saint Esprit s'est montré de manière visible, comme lorsqu'il est *descendu* sur le Seigneur lui-même *sous la forme corporelle d'une colombe (Mt 3,16)* ou encore lorsque « *dix jours après son ascension, le jour de la Pentecôte, il se produisit soudain, un roulement sonore comme porté par un vent violent et que furent vues par eux des langues comme se divisant à partir d'une sorte de feu et qui vinrent se poser sur chacun d'eux (Ac 2,1-4).* C'est cette opération manifestée de manière visible et offerte à des yeux mortels qui est dite mission du Saint Esprit ; non pour qu'apparaisse sa propre substance qui est elle-même invisible et immuable, comme le sont le Père et le Fils, mais pour que, frappé par des choses vues à l'extérieur, les cœurs des hommes soient convertis (*converterentur*) de cette manifestation temporelle vers l'éternité cachée de ce qui est toujours présent.

À propos de la différence entre la mission du Fils et celle du Saint Esprit (II,11)

II, 11 Or, s'il n'est nulle part écrit que Dieu le Père est supérieur au Saint-Esprit, ou que le Saint-Esprit est inférieur à Dieu le Père, c'est que la créature dans laquelle apparaît le Saint Esprit n'a pas été assumée comme a été assumé le Fils de l'homme dans la forme duquel la personne du Verbe de Dieu lui-même devait devenir présente ; non pour qu'il ait le Verbe de Dieu à la manière des autres sages sanctifiés, mais « *au dessus de ses compagnons* » (He 1,9) ; non pas non plus pour

qu'il l'ait davantage au point de surpasser tous les autres en sagesse ; mais parce qu'il était lui-même ce Verbe. Autre chose, en effet, le Verbe dans la chair (*verbum in carne*), autre chose le Verbe fait chair (*Verbum caro*); autrement dit, autre chose le Verbe dans l'homme et autre chose le Verbe-Homme. En effet, le mot chair est utilisé pour dire « homme » dans *le Verbe s'est fait chair* (Jn 1, 14), comme dans: *Toute chair verra pareillement le salut de Dieu* (Lc 3,6). Elle n'est pas sans âme (*anima*), ni sans pensée (*mente*), mais « toute chair » est dit pour « tout homme ». La créature dans laquelle devait apparaître le Saint Esprit n'a donc pas été assumée comme cette chair et cette forme humaine née de la vierge Marie. L'Esprit, en effet, n'a pas béatifié la colombe, ni ce vent, ni ce feu, et il ne les a pas joints à lui dans l'unité et l'état de sa personne pour l'éternité. Ou alors, cela voudrait dire que la nature du Saint Esprit serait muable et changeante, de sorte que ces choses ne viendraient pas de la créature, mais que lui-même serait changé en ceci ou cela, comme l'eau est changée en glace.

La colombe et le feu n'étaient donc que des signes de l'Esprit pour rendre visible sa présence.

[...] Et cependant nous ne pouvons pas dire que l'Esprit est Dieu et colombe, ou qu'il est Dieu et feu, comme nous disons que le Fils est Dieu et homme, ni comme nous disons que le Christ est agneau de Dieu, non seulement quand Jean-Baptiste dit *Voici l'Agneau de Dieu* (Jn 1,29) mais aussi quand Jean l'Évangéliste voit *l'Agneau immolé* (Ap 5,6). En effet, cette vision prophétique n'est pas montrée aux yeux corporels, mais, en esprit, par les images spirituelles des corps. Mais cette colombe, ils la virent de leurs yeux, tous ceux qui la virent, alors qu'à propos du feu, on peut discuter pour savoir s'il a été vu par les yeux ou en esprit...

Augustin remarque, en effet, qu'on ne lit pas *Viderunt linguas divisas* « ils virent des langues divisées », mais *Visae sunt linguae eis* « Des langues furent vues par eux », c'est-à-dire « leur apparurent ». Autre chose voir de ses yeux, autre chose avoir une image mentale, ou se dire « comme si c'était des langues de feu ». Certes, voir, c'est croire à la réalité de ce qu'on voit, ce qui n'est pas sans risque d'erreur ou d'illusion : d'où la nécessité d'avoir plusieurs témoins qui ont vu la même chose, mais à partir de points de vue différents...

C'est cependant en un autre sens que saint Paul a pu dire : « *ce rocher (petra) c'était le Christ* » (1Co 10,4) en écho au rocher que Moïse frappa dans le désert pour donner à boire au peuple et qui, selon une tradition rabbinique, suivait le peuple, car le rocher, réalité créée, préexistait au geste de Moïse, alors que

[...] Le feu et la colombe n'ont existé qu'un instant en vue de signifier. Ils me semblent ressembler plutôt à cette flamme qui, dans le buisson, apparut à Moïse (Ex 3,2) et à cette colonne de nuée qui dans le désert accompagnait le peuple (cf. Ex 13,21-22), ou encore à ces éclairs et ce tonnerre qui accompagnèrent la remise de la Loi à Moïse sur la montagne (Ex 19, 16sq.). En effet, si ces choses se produisirent sous une apparence corporelle, ce fut pour signifier quelque chose et disparaître.